

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 39

Artikel: N'oubliez pas votre horaire !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

riès et les ruettès dè loton dzauno san totè rouilliès.

— Eh ! diabllio t'enlevé po onna poison dé reloudzo ! Te mé coté portant mé que lou bocan ne rapporté — ka l'avai onco dû païi dou francs ad relogeu po l'avai demonté — mé tsappérâi dè t'eccliaffâ !

Et ye l'eccliaffâ !

L'a du ein atseta on autre ; mā po que dourâi plie grand tin, ne lo fâ martsi que lo demein-dzé. J. L.

N'oubliez pas votre horaire ! — « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps ! » dit le fabuliste. Le fabuliste a raison. Mais, de son temps, on ne voyageait qu'en berline. Aujourd'hui, pour arriver au but, il faut non seulement partir à temps, mais encore avoir un indicateur des départs et arrivées des bateaux et chemins de fer. L'un des meilleurs indicateurs est bien l'*Horaire du major Davel*, édité et imprimé par les Hoirs Borgeaud, à Lausanne. En signalant sa mise en vente, nous ne pouvons que dire aux voyageurs : « Surtout, n'oubliez pas votre horaire ! »

SERVICE D'AMI

A u quartier du 175^e de ligne, le soir de la St-Sylvestre. Le soldat Boniface, numéro matricule 13024, un mandat de 10 francs et une permission de théâtre en poche, arpente joyeusement les allées en relisant pour la trentième fois la lettre que lui a adressée, le matin même, la petite bonne du major, la brune et sémillante Aglaé :

« Mon cher Boniface,

» Le commandant déjeune et dîne en ville demain. Je suis donc libre toute la journée et je vous attends.

» Votre petite,
» AGLAÉ »

Boniface se dispose à relire, pour la trente et unième fois la tendre missive, lorsqu'il se heurte soudain à Loustic, le Parisien de la 2 du 3, qui erre, lugubre, dans la cour.

Boniface. — Tiens, Loustic ! Comment va, ma vieille ?

Loustic (*sinistre*). — Mal ! Très mal !

Boniface (*compatissant*). — T'es de garde demain ?

Loustic. — Non.

Boniface. — C'est donc que t'es dans la déche ?

Loustic. — Non.

Boniface. — Alors ?

Loustic. — Figure-toi... Mais à quoi bon, tu ne comprendrais pas.

Boniface (*encourageant*). — Dis toujours !

Loustic. — Enfin, si tu y tiens !... Figure-toi donc que je suis invité ce soir chez ma tante, une brave femme, va, et qui m'aime comme si j'étais son propre fils. Il ne faut pas négliger ses parents, pas vrai ?

Boniface. — C'est sûr.

Loustic. — Pour lors, v'là que ce matin, au rapport, qu'est-ce que j'entends ? Non, mais devine, pour voir...

Boniface. — Dame, j'sais pas, moi...

Loustic. — Ceci, tout simplement : « Loustic, quatre jours de salle de police. A fait preuve d'une prodigalité insensée à l'épluchage des pommes de terre. » Est-ce assez idiot, hein ?

Boniface. — C'est surtout contrariant.

Loustic. — C'est à vous dégoûter de l'existence ! J'te demande un peu : quatre jours de salle de police pour une ridicule histoire de pommes de terre. Que pensera ma tante ? Elle croira que je la méprise, que je fais fi de son invitation. Elle me déshéritera ! (*avec un trémolo dans la voix*.) Non, vois-tu, j'en ai assez. (*tragique*) Je sais ce qu'il me reste à faire !

Boniface. — Allons, allons ! T'embarre pas. Il y a peut-être un moyen de tout arranger.

Loustic. — Un moyen ! Lequel ? Dans un

quart d'heure on sonnera aux consignés, et il faudra bien que je me présente. A quoi bon me bercer de vaines illusions ?

Un silence pesant, puis :

Loustic (*dont le cerveau vient d'être traversé par un trait de lumière*). — Réflexions faites, il y aurait peut-être une solution au problème. Seulement, voilà, tu ne voudrais pas... le sacrifice serait trop considérable...

Boniface (*vaguement inquiet*). — De quoi s'agit-il ?

Loustic (*brusquant les choses*). — Dis-moi, Boniface, tu es mon ami, pas vrai, mon vieil et bon ami ?

Boniface. — Sans doute !

Loustic. — Donc, je n'rai pas par quatre chemins et je vais mettre tout de suite ton amitié à l'épreuve : Remplace-moi ce soir à la salle de police !

Boniface. — Tu dis ?

Loustic. — C'est bien simple. Tu prends ton couvre-pieds, tu te présentes à l'appel des consignés, et quand tu entends prononcer mon nom, tu réponds : Présent ! On te mène à la boîte et tu t'endors paisiblement jusqu'au lendemain. Moi, de mon côté, je vais chez ma tante, je soupe et, au matin, je prends ta place. Est-ce assez peu compliqué, hein ? Il est vraiment étrange que l'idée ne nous en soit pas venue plus tôt.

Boniface. — Oui, mais...

Loustic. — Plaît-il ? Tu refuses un service à ton vieil ami ? (*très digne*.) C'est bien, n'en parlons plus !

Boniface. — Je ne refuse pas, seulement...

Loustic. — Voyons, mon vieux Boniface. Tu sais bien que tu seras récompensé royalement... au moyen des étrennes que ma tante ne manquera pas de me donner. On sait vivre, p'têtre !...

Boniface. — S'il en est ainsi, j'veux bien. Seulement n'oublie pas de venir me remplacer demain (*brandissant la lettre d'Aglaé*), car, demain, il faut que je sorte !

Loustic. — Compris. Compte sur moi ! Ah ! mon cher Boniface, tu me sauves la vie !

On sonne aux consignés. Boniface, mélancolique, va prendre son couvre-pieds. Lorsqu'il arrive sur les rangs, l'appel est déjà terminé.

Le sergent de garde (*apercevant Boniface*). — D'où sort-il, celui-là ?

Boniface. — Présent, sergeant.

Le sergent (*l'imitant*). — Présent, sergeant ! Présent sergeant ! Faudrait pourtant voir à ne pas vous payer ma tête, hein ? Comment vous vous z'appelez, d'abord ?

Boniface. — Loustic, sergeant !

Le sergent. — Eh bien ! Loustic, mon ami, je vous retiens pour la pêche ! Et ça marchera, je vous en réponds, s'pèce de tourte !

Boniface juge à propos de ne pas répliquer. Les hommes sont conduits à la salle de police par le caporal de garde.

6 h. du matin. L'intérieur de la salle de police. Les hommes, étendus côté à côté sur le lit de camp, dorment à poings fermés. Soudain retentissent les notes alertes du réveil. La porte du local s'ouvre dans un fracas de clefs. Le caporal, une lanterne à la main, apparaît sur le seuil.

Le caporal (*d'une voix rauque*). — Debout ! Soupirs, grognements. Personne ne bouge.

Le caporal. — Debout, que je vous dis, tas de flémmards ! C'que vous attendez un ordre du ministre, par hasard ?

Durant ce soliloque, survient le sergent.

Le sergent. — De quoi ? Pas encore levés, ces lapins-là ? Sont donc sourds, parole d'honneur.

Attendez un peu, j'vez vous secouer, mes gail-lards ! (*d'une voix de tonnerre*). Debout, sacre-bleu !!!

A cette injonction décisive, les hommes se lèvent en geignant et en se frottant les yeux. Satisfait, le sergent les contemple d'un air narquois. Tout à coup son front se rembrunit :

Le sergent. — A propos, où donc est-il notre fameux Loustic ?

Boniface, qui ne se rappelle plus qu'il a changé de personnalité, garde le silence.

Le sergent (*rageur*). — Ne s'est pourtant pas envolé, je suppose ! Voyons, qu'est-il devenu, ce Loustic de malheur ?

Boniface (*qui a fini par recouvrer ses esprits*). — Présent, sergeant.

Le sergent (*furieux*). — Ah ! vous voilà, vous. Pouvez donc jamais répondre quand on vous parle. Voulez faire au malin, sans doute ! Allons, approchez, qu'on vous voie.

Boniface. — Me v'là, sergeant.

Le sergent (*goguenard*). — Ah ! Ah ! Eh bien, mon garçon, vous allez vous rendre de ce pas à la cuisine, pour les travaux de propreté. Il y en a pour toute la journée. Vous avez la confiance du gouvernement. Et tâchez de filer droit, hein ? Rompez !

D'un pas lourd, Boniface gagne la cour de la caserne, déserte et glaciale à cette heure matinale. D'un œil anxié il scrute les ténèbres, certain que Loustic, fidèle à la promesse donnée, va apparaître. A dix heures, la garde sera relevée, le sergent remplacé. Ni vu, ni connu. Hélas, Boniface a beau scruter l'horizon. Pas de Loustic. Chancelant, il arrive à la cuisine.

Le chef de cuisine. — C'qu'il veut encore, c't'apôtre ?

Boniface. — Je viens de la part du sergent de garde... pour la corvée.

Le chef de cuisine. — Sapristi ! Tu tombes à pic. Tu vois ces gamelles ?

Boniface. — Oui.

Le chef de cuisine. — S'agit de les laver et de les faire reluire. Après ça, y aura les légumes à éplucher, le bois à fendre, et puis, de nouveau, les gamelles à laver pour le frichti du soir, tu comprends. Tiens, v'là un tablier.

Boniface. — Bon sang de bon sang ! Et ce Loustic qui n'arrive pas !

Sans enthousiasme, Boniface attaque la pile métallique formée par les 200 gamelles de la compagnie. Aux environs de 9 heures, n'y tenant plus, il fait un saut jusqu'à la chambrière, histoire d'avoir des nouvelles. Toujours pas de Loustic. En revanche, il trouve sur son lit une lettre à son adresse. Fièvreusement, il la déchette :

« Mon vieux Boniface,

» Il m'est arrivé une aventure bien extraordinaire. Hier soir, en sortant de chez ma tante, je rencontre Aglaé qui m'a demandé de tes nouvelles. Naturellement, je lui ai dit que tu étais à la salle de police. En apprenant la chose, la pauvre petite s'est mise à pleurer, tant et tant que j'en ai eu le cœur meurtri.

» Comme je cherchais à la consoler, elle s'est écriée : « Ce gros bête, il n'en fait jamais d'autre. Moi qui me réjouissais tant de dîner en ville et d'aller au théâtre ! »

» Et elle a ajouté :

— « Si encore vous pouviez le remplacer, il n'y aurait que demi-mal... »

» Alors, mon vieux Boniface, je me suis dit : « Allons, Loustic, pas d'ingratitude. Boniface m'a rendu un service d'ami la nuit dernière. A mon tour de me dévouer. » Et j'ai accepté d'être son chevalier servant pour la journée. Mais, vrai de vrai, c'est bien parce que c'était pour toi ! »

Le pauvre Boniface, anéanti par ce dernier coup du destin, s'écroula comme une masse sur son lit.

M.-E. T.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.